

La pandémie Covid-19 relance une question centrale : quel monde voulons-nous pour nos enfants ? Ces jeunes dits « ensauvagés » sont les « rejets » de l'ensauvagement du monde, les produits d'une idéologie néo-libérale qui occulte les détresses sociales et psychiques qu'elle engendre. Ce livre déplie les retentissements sur les adolescents et les jeunes pour en mesurer les effets délétères particulièrement sur les plus vulnérables. Ceux-ci passent du vide dépressif au remplissage addictif, à la recherche d'un pilier auquel s'arrimer : addiction à des drogues, mais aussi addiction à la consommation, aux écrans ou à une idéologie totalitaire.

Les professionnels sont ici mobilisés pour en comprendre les enjeux comme autant de défis qui concernent non seulement le devenir de nos enfants mais aussi le combat pour un monde durable.

Danièle Epstein est psychologue et psychanalyste. Elle a travaillé de nombreuses années à la Protection Judiciaire de la jeunesse à Paris sur demande des juges pour enfants et des juges d'instruction. Elle a pris en charge de nombreux mineurs dans le cadre de mesures d'assistance éducative et de mesures pénales. Elle est l'auteure d'articles et d'ouvrages dont *Dérives adolescentes, de la délinquance au djihadisme*, (Erès, 2017), *Les enfants naufragés du néolibéralisme*, (Erès, à paraître Mars 2021).

**yapaka.be**

Coordination de la prévention  
de la maltraitance  
Secrétariat général  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
de Belgique  
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles  
yapaka@yapaka.be



ENSAUVAGEMENT DU MONDE, VIOLENCE DES JEUNES

LECTURES

DANIÈLE EPSTEIN

TEMPS D'ARRÊT

## ENSAUVAGEMENT DU MONDE, VIOLENCE DES JEUNES

Danièle Epstein

121 yapaka.be

yapaka.be

# **Ensauvagement du monde, violence des jeunes**

**Danièle Epstein**

**yapaka.be**

*Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.*

**Directrice de collection :** Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

## Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

**Comité de projets :** Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Jean-Marie Delcommune, Anne-Marie Dieu, Marleine Dupuis, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Raphaël Noiset, Jessica Segers, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

**Comité directeur :** Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Freddy Cabaraux, Annie Devos, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Raphaël Noiset, Benoit Parmentier.

*Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.*

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.  
Décembre 2020

<b>À l'heure de la pandémie.....</b>	<b>5</b>
<b>L'ensauvagement du monde.....</b>	<b>9</b>
Qu'est-ce que vivre avec son temps ? .....	9
L'écologie, au fil des générations .....	10
Finitude des ressources, croissance illimitée .....	12
Un court-circuit de la pensée .....	13
Aliénés à la production	
et à la consommation .....	15
Au nom de la nouvelle raison du monde.....	16
Les damnés de la mer.....	19
L'homme en pièces détachées .....	21
La bourse ou la vie ? .....	22
Nos représentations du monde.....	26
<b>Addictions et violences au temps du néolibéralisme .....</b>	<b>31</b>
Des jeunes sans bouée et sans ancrage .....	31
Une fuite en avant .....	33
L'addiction à la consommation .....	35
Loi du marché et toxicomanie.....	38
À la dérive de leurs pulsions .....	39
Une rage de vivre .....	41
D'une emprise à l'autre .....	42
La place du père .....	44
Entamer le poids du silence .....	46
Faire récit .....	47
Se faire cet autre qui accueille .....	48
Convertir leur « vitalité destructrice » .....	50
<b>Bibliographie .....</b>	<b>53</b>

# À l'heure de la pandémie

Alors que je m'apprêtais à boucler ce travail autour des adolescents qui ont la rage, la rage de vivre, ces jeunes qui s'éclatent sur fond de « *no limits, no future* » comme y invitait le slogan des années punk, cet opuscule devient aussi celui de la traversée de la pandémie, en tant que crise majeure, inédite, mondiale qui met l'humanité face à sa fragilité<sup>1</sup>.

L'essai qui suit est un état des lieux de notre société dont les plus vulnérables font les frais. Comment, de notre place de travailleurs sociaux, cliniciens, ou simples citoyens, allons-nous rebattre les cartes pour tisser le devenir des générations futures et construire un monde vivable, plutôt que de contribuer à le détruire ? Vivre avec son temps, c'est en relever les défis, c'est penser les contradictions de notre époque pour en dépasser les impasses. Au cœur des catastrophes annoncées, les forces de vie nous poussent à penser l'avenir et à chercher l'issue, à nous faire passeurs pour ceux de nos enfants qui sont dans l'impasse. Comment aider les plus vulnérables d'entre eux à affronter les difficultés qui les attendent, pour qu'ils résistent à l'inespoir de ces temps contemporains, comment leur permettre de prendre leur place et de se prendre en main dans un monde désenchanté, au lieu qu'ils ne s'engouffrent dans le cycle nihiliste du « *no future, no limits* » ? Pour la première fois, les enjeux sont de véritables défis, puisqu'ils concernent non seulement le devenir de chacun de nos enfants, mais aussi le combat pour un monde durable.

La pandémie a réussi à mettre à terre un ordre mondial grisé dans sa fuite en avant, et à rappeler l'humanité à l'ordre de son humilité. Tous pris dans la nasse d'une

---

1. L'auteure développe ce thème dans un ouvrage à paraître (mars 2021) aux éditions Érès, sous le titre *Les enfants naufragés du néo-libéralisme*.

prison à ciel ouvert, sans échappatoire, notre Terre est apparue étrangement rétrécie. Conscients de notre vulnérabilité, nous nous sommes sentis solidaires face à notre destin commun. La Covid-19, cet hôte inconnu, imprévu, cet infiniment petit a envahi le monde, nous a envahis dans notre corps collectif et intime. Le monde se réveille avec la gueule de bois, un réveil sous perfusion. « C'est l'histoire d'un homme qui tombe du 50<sup>e</sup> étage. À chaque étage, il se répète : Jusqu'ici tout va bien... Jusqu'ici tout va bien... Mais, l'important, c'est pas la chute, c'est l'atterrissage. » Cet extrait du film *La Haine* de Mathieu Kassovitz, sorti en 1995, est à l'image de la crise que nous traversons. Fracture ouverte ou coma dépassé ? De l'analyse de la chute et des mesures pour en sortir dépendra l'atterrissage. Nous sommes à une charnière de civilisation, une civilisation à bout de souffle qui n'est pas sans lien avec notre mode de vie. La Covid-19 menace notre tissu de vie, alors qu'elle en est le produit.

Le monde dans lequel nous vivons, celui de nos pays riches, est comme ce fruit tentant qui contient en son cœur le ver qui le pourrit : un ver nommé Marché, croissance, mondialisation, ces mots magiques qui mènent le monde, qui promettent et promeuvent le bonheur à portée de consommation, mais qui impliquent prédation, surexploitation, gaspillage, jusqu'à ce que la planète s'embrase.

Les zoonoses se succèdent de plus en plus fréquemment et sont le fruit d'une croissance économique qui n'a que faire du long terme. La Covid-19 a franchi la barrière des espèces pour nous parasiter, nous coloniser, après que nous ayons colonisé son territoire sauvage. Déforestation, trafics d'animaux, élevages intensifs sont des produits de notre civilisation centrée sur l'économie marchande et de son objectif de rentabilité absolue en dépit des ravages qu'elle sème. Si les virus égarés s'adaptent à l'homme, jusqu'où l'homme pourra-t-il s'adapter aux virus inconnus et la dévastation en cours ? Réchauffement climatique,

pollution de l'air, des mers, des sols, destruction de la nature sauvage ont rendu l'écosystème et le cycle du vivant moribonds.

Nous étions jusque-là spectateurs et acteurs d'une pièce qui se jouait sur la scène mondiale, avec ses couacs, ses crises, mais un arrêt sur image nous a plongés dans un état de sidération, un état de marasme, sans issue de secours. Brusquement, un court-circuit a mis le feu au théâtre. L'attaque virale a fait exploser la vitrine du monde, le décor a flambé et révélé les coulisses d'un système qui ravage la planète.

La Covid-19, cet hôte inconnu, imprévu, a bloqué les rouages et a fait dérailler la machine, pour bouleverser notre monde en un temps record, notre monde commun, notre monde intime, et notre monde relationnel. Ce virus nous a mobilisés au point d'immobiliser la Terre entière, de nous arrêter de produire, de nous arrêter de consommer, au point de nous immobiliser dans notre quotidien. Il a paralysé un système d'échanges sociaux, économiques qui s'était emballé en roue libre. Elle a révélé les ravages d'un système qui déferle sur le monde en roue libre. Les lumières étincelantes d'une société de paillettes se sont éteintes. Loin d'être une parenthèse, la Covid-19 a mis le projecteur sur ce que nous ne voulions pas voir, est devenue la représentante d'une civilisation malade d'un néolibéralisme effréné, appelé aujourd'hui ultralibéralisme. Aussi, Nicolas Mathieu<sup>2</sup> écrivait-il : « Je rêve que ce virus soit le point de butée où trébuche notre civilisation du déni permanent. »

La mise en pause forcée de la machine ne sera-t-elle qu'un feu de paille aussitôt oublié ou permettra-t-elle sa remise en cause, permettra-t-elle de mettre un terme à un emballement destructeur du vivant ? Nous permettra-t-elle de rebattre les cartes d'une logique financière et économique néolibérale devenue hors

---

2. Nicolas Mathieu, prix Goncourt 2018.

contrôle ? Décliner ensemble écologie et économie pour un futur vivable, durable et équitable, c'est un choix entre intérêts particuliers à court terme et intérêt collectif à long terme. Cette mise en pause sera-t-elle le signal qui nous aidera à passer d'une économie de marché à une économie du vivant, l'occasion d'une rupture anthropologique qui passe par une révolution subjective, politique et économique ? Quel monde léguons-nous à nos enfants ? Au cœur des mutations sociétales et anthropologiques de notre siècle, l'explosion de la Covid-19 à travers le monde est venue actualiser cette question sur un mode brûlant. À revers du dogme économique néolibéral, on peut affirmer que la plus grande des économies est de préserver le vivant dont dépend l'avenir de nos enfants.

## L'ensauvagement du monde

### Qu'est-ce que vivre avec son temps ?

Il sera question ici de ceux qui sont les plus exposés aux effets déstructurants de notre économie marchande. Ces adolescents sont nos miroirs, les miroirs de notre époque, et nous renvoient en actes les butées du monde dans lequel ils sont nés. Au-delà de leur problématique singulière, ils témoignent de ce qu'on appelle pudiquement un « problème de société », car notre responsabilité collective est engagée. Ils sont le symptôme d'un échec sociétal, naufragés psychiques de la déliaison sociale. Ils sont le produit d'une idéologie néolibérale, aveugle et sourde aux impasses de la vie, le produit d'un nouage du singulier et du collectif, du psychique et du politique, qui a fait couler les plus vulnérables d'entre eux. Misères économique, sociale, culturelle, écologique, politique participent de la misère psychique.

Traiter des enjeux de la clinique ne peut se faire sans traiter des enjeux de société, plus particulièrement en ce qui concerne ces jeunes sans accroche, si perméables à l'air du temps. Quels sont les effets du collectif sur le devenir de nos enfants ? De quoi est fait l'air du temps dans lequel nous baignons et que nous incorporons ?

Après la devise joviale – « courte, mais bonne » – de ceux que l'on appelait hier les bons vivants, réputés pour leur joie de vivre, sans se soucier du lendemain, le « *no future, no limits* » de nos jeunes est la version nihiliste contemporaine d'une génération qui a perdu l'espoir en des jours meilleurs. Face à la repré-

sensation d'un avenir en berne, la jouissance immédiate apparaît comme une fuite. L'idée d'un horizon bouché, le « *no future* », justifie le « *no limits* » de l'air du temps. Mieux vaut s'aveugler dans un « ici et maintenant », que de se lamenter sur un futur sans avenir. Nous n'avons qu'une seule Vie, comme nous n'avons qu'une seule Terre, et nous brûlons la chandelle par les deux bouts.

Il faut vivre avec son temps, dit-on... Certes, à condition de ne pas en être le jouet, c'est-à-dire se réserver une marge de manœuvre, préserver un écart, avoir un pied dedans, tout en gardant un pied dehors. Giorgio Agamben, dans un petit opuscule, se demande ce qu'on appelle contemporain<sup>3</sup>, et il répond : « Seul peut se dire contemporain celui qui ne se laisse pas aveugler par les lumières du siècle et parvient à saisir en elles la part de l'ombre, leur sombre intimité », ou encore : « Contemporain est celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps. »

Les enfants les plus à la dérive sont fascinés par la brillance des miroirs aux alouettes. Ils sont ces papillons qui se brûlent aux lumières du monde dans une fuite en avant maniaque pour ne pas se mélancoliser dans le faisceau des ténèbres de notre temps. Du vide dépressif et mélancolique au remplissage addictif et maniaque, nous essaierons ici de déplier la part de l'ombre qui provient de notre temps, pour en mesurer les effets psychiques sur nos jeunes les plus vulnérables.

## L'écologie, au fil des générations

La génération des « baby-boomers », nés après-guerre, manifestait et scandait : « Nous n'avons qu'une seule Terre, sauvons-là » ou « Quelle Terre laisserons-nous à nos enfants ? ». Elle était consciente que la croissance présentée comme condition de notre bien-être, détrui-

sait le milieu qui soutient la vie, et la vie elle-même. L'espoir boostait l'énergie des jeunes générations d'alors. Un demi-siècle plus tard, la croissance reste ce mot magique associé à la réussite et à la richesse, aux dépens des conditions de subsistance, voire d'existence de l'humanité.

En 1972, le Club de Rome publiait son fameux rapport : « Halte à la croissance »<sup>4</sup> et, la même année, Alain Hervé, écologiste de la première heure, écrivait : « Les malheurs qui nous attendent sont étranges, car ils sont le fruit de l'homme lui-même... depuis un siècle au nom du progrès... a commencé la plus gigantesque entreprise de destruction qu'une espèce ait jamais menée contre le milieu qui soutient sa vie, et contre la vie elle-même ».

Vingt ans plus tard, en 1992, des dizaines de milliers de scientifiques de tous pays et de tous bords alertaient en vain sur l'emballement d'un système qui met en danger le cycle du vivant, et signaient un rapport qui exhortait l'humanité à freiner la destruction de l'environnement : « Si nous voulons éviter de grandes misères humaines, il est indispensable d'opérer un changement profond dans notre gestion de la Terre et de la vie qu'elle recèle. ». Au Sommet de la Terre de 2002 à Johannesburg, Jacques Chirac énonçait en ouverture de son discours : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs », et il ne fut ni le premier ni le dernier à regarder ailleurs. Le dernier rapport du GIEC<sup>5</sup> en 2017 publiait « Climat : le rapport de la dernière chance »<sup>6</sup> ... L'ONU, de son côté, au vu des conséquences désastreuses de notre inaction, en appelait à la société civile pour réclamer des comptes aux dirigeants de la planète... jusqu'à la dernière mise en garde du Haut Conseil pour le Climat<sup>7</sup>.

4. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, p. 37.

5. Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat.

6. *Le Monde*, 13 novembre 2017.

7. Le Haut Conseil pour le Climat estime que la France n'a pas réduit suffisamment ses émissions de gaz à effets de serre, pour respecter la trajectoire de neutralité carbone en 2050 (*Le Monde*, 8 juillet 2020).

3. G. Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Rivages poche, 2008.

Malgré la modélisation de l'évolution climatique qui prévoit des effets de domino incontrôlables et un effondrement global de la biosphère et de l'écosystème, les ravages en cours se poursuivent dans une dérive suicidaire. Le monde productiviste asphyxie la planète de ses déchets industriels et humains, restes obligés d'une croissance décomplexée. L'économie de marché continue à articuler le monde, coûte que coûte, quoi qu'il en coûte : « les chiens aboient, et la caravane passe », les actes ne suivent pas les paroles « Je sais bien, mais quand même »<sup>8</sup>...

### **Finitude des ressources, croissance illimitée**

À la finitude des ressources s'oppose l'appel à une croissance sans limites. On gère la planète comme une entreprise au nom du profit et de la rentabilité à court terme, on puise ce qu'elle nous offre – ressources naturelles et humaines – jusqu'à l'épuiser, jusqu'à mettre en faillite le tissu même qui soutient notre vie : « L'hypothèse d'une extinction du genre humain a cessé d'être une élucubration », écrit l'anthropologue Paul Jorion<sup>9</sup>. L'appropriation du monde par la jungle du Marché transforme notre Terre, nos liens, atteint toutes les sphères de notre existence, jusqu'à nous projeter dans cette ère qui accouche de scénarios catastrophes. Nous malmenons, empoisonnons, dénuons la Terre jusqu'à la faire entrer dans cette ère de mutation anthropologique et géologique, l'ère des phénomènes extrêmes causés par l'activité humaine, l'Anthropocène. Le Marché est devenu la nouvelle religion à travers le monde qui promet une croissance sans entrave comme moteur de civilisation, un emballement qui préfère ignorer la fragilité de l'écosystème, dont l'homme, en bout de chaîne, fait les frais.

Dépecer le monde en fonction de sa seule rentabilité est devenu l'enjeu majeur de notre économie néolibérale. Une logique qui poursuit ses ravages, jusqu'à ce que les dettes écologiques et humanitaires ne deviennent impayables, jusqu'à ce que l'écosystème ne soit moribond.

Le déséquilibre de la biosphère nous confronte à des phénomènes climatiques extrêmes, de plus en plus fréquents, de plus en plus intenses : tempêtes, inondations, sécheresse, incendies se suivent, se rapprochent, s'emballent, s'enflent avec leurs cortèges de morts, de sans-abri... Ils font le buzz sur les réseaux sociaux, mais le réel se confond avec le virtuel, et n'a d'impact que spectaculaire et émotionnel. La réalité est appréhendée comme une fiction et un spectacle qui fascine.

Les catastrophes n'ont de réalité que dans l'instant même de leur présentation, sans représentation, elles ne s'inscrivent pas dans une histoire, elles ne s'inscrivent pas en nous, tant que nous ne sommes pas directement atteints : chaque événement isolé efface le précédent, oublié dans un flux continu d'images et de bruits, ça ne fait pas sens, ça ne fait pas récit, ça ne fait pas histoire.

### **Un court-circuit de la pensée**

Les enfants d'aujourd'hui grandissent rivés à leurs portables et tablettes. Le cordon ombilical de leur écran a pris en otage leur construction psychique, bombardée par un flux constant de sollicitations, de désinformations, de fake news, sans recul, sans critiques et sans débat contradictoire. Ils n'ont d'autre boussole que leur imaginaire tout-puissant, et s'enferment dans l'univers clos des réseaux sociaux où la virtualité tient lieu de réalité.

Par leur exposition en direct et en première ligne aux mirages de la consommation, la pensée des enfants n'a

8. O. Mannoni, *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, éd. du Seuil, 1969.  
9. P. Jorion, *Le Monde*, 11 février 2019 : « De la valeur de marché à la tragédie des communs ».

pas le temps de se mettre en mouvement et se dissout dans l'immédiateté d'un clic qui les laisse mijoter entre « prêt-à-penser », « prêt-à-consommer » et « prêt-à-jour ». Happés, aspirés par la violence brute de l'image et des slogans martelés répétitivement, les enfants reçoivent passivement et massivement les messages qui les pénètrent plein les yeux et les oreilles. Si la parole ne peut faire fonction de protection devant l'afflux d'excitations, ils se laissent pénétrer par un monde d'images et de bruits, qui court-circuitent la pensée. Leur fusion hypnotique avec l'écran vide le lien social qui se désagrège et prend, pour certains, valeur d'objet phobique. Ainsi en est-il des « hakikomori » qui, au Japon, vivent coupés du monde, cloîtrés entre quatre murs, isolés du reste de la société, si ce n'est pour subvenir via Internet et livreurs interposés à leurs besoins essentiels.

La génération de nos adolescents a été nourrie aux mamelles d'une mécanique néolibérale décomplexée : fini le temps de la solidarité, place à la concurrence, à la compétitivité et à la rivalité. À l'image des fictions où les fantasmes s'effectuent dans la réalité de l'écran, ils deviennent ces héros sans limites qui échappent à la réalité. Leur vie est un show où la réalité devient la scène où se joue ce qui n'a pu s'élaborer au travers de l'imaginaire. Dénier des limites, mais aussi déni de l'autre font éclater le lien social et les subjectivités. Dans un monde où les premiers de cordée ne renvoient aux derniers de cordée que l'écho de leur échec, l'injonction de réussite à tout prix au nom de ladite psychologie positive – « Yes, we can », « Si tu veux, tu peux » – leur ouvre le boulevard de la toute-puissance. Alors, s'ils n'ont rien à perdre, ils foncent tête baissée pour gagner autrement. Avec l'effacement de tiers qui règle les liens entre les hommes, la loi devient privative, et le « chacun sa loi, chacun pour soi » justifie toutes les transgressions.

La déliaison psychique de ces enfants qui flottent à la dérive de leurs caprices s'inscrit dans un contexte de déliaison sociale. Dérégulation du marché, détricotage

du tissu social, la radicalisation du système néolibéral a engendré une radicalisation de l'inespoir et de la violence.

## **Aliénés à la production et à la consommation**

Le devenir des adolescents sans foi ni loi s'inscrit dans le contexte d'un système économique, lui aussi sans foi ni loi. Nous sommes à un carrefour historique où l'enjeu de la planète, qu'on appelle pudiquement transition écologique, croise les différentes formes de misère des perdants d'un monde dérégulé.

Nous sommes victimes d'un système que, paradoxalement, nous alimentons par notre consommation. Nous sommes à la fois le moteur, le rouage et le produit d'un monde que nous avons construit pour le détruire, à la fois les pêcheurs et les poissons pris dans le filet que nous nous tendons, à la fois prédateurs et prisonniers. L'homme « auto-entrepreneur » de lui-même, soi-disant autonome, est en fait doublement enchaîné. Exploiteur, il se découvre exploité, tout autant aliéné à la production qu'à la consommation. Il s'épuise à puiser les ressources, jusqu'à ce que producteur de déchets, il se découvre à son tour décheté, marchandise manipulable, échangeable et jetable.

L'homme nouveau est amené à se fondre dans la logique du marché, jusqu'à se dépouiller de ses valeurs, de son éthique et de sa réflexion, au profit des valeurs du néolibéralisme et de l'économie de marché. Une idéologie sans éthique a tissé sa toile à travers le monde et envahi toutes les sphères de l'existence humaine. Productivité, compétitivité, rentabilité, l'idéologie néolibérale dominante infiltre les esprits, les mentalités et transforme nos vies. Le citoyen, celui qui se sent concerné par les affaires de la Cité, est appelé à se transformer en consommateur en prise directe avec le marché. Nous participons par notre mode de vie

de ce couple indissociable – croissance et jouissance, productivisme et consumérisme – qui vient articuler le monde, jusqu'à ce que la planète en perde le souffle et s'embrace.

De dérégulation en réglementation, un maillage de normes est venu remplacer les montages symboliques pour produire un individu tout entier soumis au Grand Autre du Marché. L'homme, évalué à l'aune de sa plus-value immédiate, se fait variable d'ajustement soumise aux exigences du marché. Sous couvert de rationalisation du travail, il est réduit en miettes, déresponsabilisé, ravalé à du matériel, au même titre que tout matériel de production manufacturé et standardisé. Sous-traitant d'une gestion technocratique, anonyme et désincarnée, il se doit d'être manipulable, interchangeable et jetable selon la loi du marché. Entre mépris et méprise, c'est le cœur même de l'humain qui est atteint.

Dans les coulisses de la croissance et de l'opulence qui promettent le bonheur à portée de consommation, le dénuement fait retour sur les plus fragiles. Le moteur de civilisation promeut une croissance sans entrave, qui se soutient du pillage des ressources. Il y a comme un interdit de penser les effets ravageurs de ce nouvel ordre mondial. La sacro-sainte croissance bien que confrontée à son revers de dénuement, est devenue la « nouvelle raison du monde »<sup>10</sup> autour de quoi s'organisent les structures politiques, sociales, familiales, avec ses conséquences individuelles, collectives et anthropologiques.

## Au nom de la nouvelle raison du monde

Au nom de cette nouvelle raison du monde, on a raisonné en temps de pandémie, sur des chiffres, avant de faire résonner l'humain, avec pour conséquence non seulement un désastre économique, mais aussi un

drame humain. La pandémie faisait partie des scénarios probables, tous les signaux étaient au rouge, mais probabilité n'est pas certitude. Constituer des stocks de masques, de respirateurs, de médicaments, sans certitude de les écouler, eût été contraire à la rationalisation économique. La logique financière du système néolibéral n'investit que le court terme – suppression massive de lits, de postes – avec ses conséquences spectaculaires sur la gestion sanitaire de la crise. La pratique des flux tendus, au jour le jour, a remplacé la prévention des risques.

Au nom de la gestion sanitaire, un traitement de la personne de l'ordre de la maltraitance a prévalu dans les maisons de repos, les établissements d'hébergement pour personnes âgées (EHPAD), les prisons, les hôpitaux psychiatriques. La politique de santé hygiéniste a illustré le poids de ce pouvoir politique sur notre vie et notre mort, un biopouvoir qui a confondu prévention et privation, confinement et enfermement. La gestion statistique de la population a standardisé les pratiques, jusqu'à son point de déshumanisation. Seule la vie biologique a été prise en compte, dans l'oubli que la vie relationnelle conditionne la vie des corps, que la vie psychique est suspendue au désir de vivre. Des personnes de grand âge, déplacées, dépouillées de leur monde intime, ont été privées de ceux des leurs qui maintenaient le fil ténu de leur vie. Elles se sont laissées glisser dans un abandon comparable à l'hospitalisme de ces enfants abandonnés, et ont perdu raison de vivre. Chaque jour, des statistiques désincarnées ont été distillées, tandis que la disparition des aînés, isolés, enfermés, privés de relations affectives, était suivie d'obsèques à la va-vite, déritualisées, laissant les familles abandonnées à leur deuil et culpabilisées.

Au nom de cette nouvelle raison du monde, on a assisté peu à peu au démantèlement de l'État régulateur et de l'État social. Là où les aides sociales permettaient aux plus démunis de garder leur dignité et d'éviter la descente aux enfers, les tenants du néolibéralisme ont

10. P. Dardot et Chr. Laval, *La nouvelle raison du monde : essai sur la société néo-libérale*, Paris, La Découverte, 2009.

caricaturé l'État en « État providence », de ce terme ironique et méprisant, soi-disant coupable d'encourager l'assistanat.

Ce qui était Bien commun a été peu à peu privatisé, confisqué, pour devenir propriété d'investisseurs et autres actionnaires dont les décisions reposent sur des critères exclusivement financiers. Santé, éducation, distribution d'eau, d'électricité, gestion des forêts, transports collectifs, autoroutes, ports, aéroports... les services dits publics qui étaient jusqu'ici sans but lucratif, au service du plus grand nombre, sont devenus des marchandises gérées par le privé et pour le privé, avec, comme seul objectif, la rentabilité. La gestion néolibérale des populations a réservé la dimension de l'humain aux seules ONG et aux autres militants du commerce équitable, jusqu'à ce que la philanthropie ne fasse aussi l'objet d'un enjeu financier en vue d'un business rentable. L'objectif social revu et corrigé par les technocrates a été ravalé à une affaire de gestion de la population et de gestion financière.

Au nom de cette nouvelle raison du monde s'est mis en place un programme de destruction méthodique des structures intermédiaires et collectives, capable de faire obstacle à la logique du marché pur. La théorie « du ruissellement » qui devait réparer les inégalités les a creusées, et le ruissellement est celui de la misère et de la précarité. L'idéologie néolibérale favorise les plus favorisés et fragilise les plus fragilisés. Premiers de corvée, chômeurs sans droits et déclassés, SDF, émigrés, réfugiés, des populations entières sont laissées pour compte, pour solde de tous comptes. Toute la misère du monde est traitée comme un fait divers qui ne mérite qu'un simple entrefilet : au Royaume-Uni, le pays où la dame de fer du néolibéralisme a sévi, des hommes sans abri passent la nuit dans des conteneurs d'ordures pour se tenir au chaud, au risque d'être broyés au petit matin lors du ramassage par des camions-poubelles<sup>11</sup>.

Au nom de cette nouvelle raison du monde, le système actuel repose sur un aveuglement qui ne perdure qu'à vouloir ignorer un esclavagisme mondialisé. Après la décolonisation, une nouvelle forme d'esclavagisme s'est répandue sur le monde. Qu'il s'agisse d'exploiter le pétrole, le chocolat, l'huile de palme, les terres rares pour nos batteries, téléphones et autres tablettes...la main-d'œuvre est là, à portée de main, bon marché, n'exigeant aucune protection d'aucun ordre, une main-d'œuvre affamée, corvéable à merci. L'esclave antique a fait place aujourd'hui au matériel humain, consommable et jetable. Les esclaves des temps modernes sont des hommes anonymes, lointains, broyés comme des objets, qui assurent leur minimum vital pour satisfaire notre voracité. Le reflux de la misère est l'autre versant de la rationalité économique et technocratique, la face cachée d'une globalisation qui accouche de tous les laissés-pour-compte, naufragés du monde contemporain.

## Les damnés de la mer

De l'autre bout du monde, les réfugiés économiques, politiques et écologiques refluent pour survivre aux désastres planétaires. Ils prennent le large de leur pays qui n'offre plus de quoi vivre, prêts à mourir pour avoir la vie sauve. Ils demandent asile et recherchent asile physique et psychique, refuge biologique et symbolique, celui d'une humanité retrouvée. Prêts à mourir pour vivre, hommes, femmes, enfants ont largué les amarres pour fuir ces territoires perdus pour la vie, ces lieux que nous avons rendus invivables à force de s'emparer de leurs ressources et d'y rejeter nos déchets. Leurs pays ont été dépouillés de leurs ressources naturelles et vivrières, ravagés, desséchés, inondés, pollués par les pays dits « avancés ». Au travers de leurs multinationales, les pays riches ont pris possession du monde et particulièrement de ces pays pauvres, riches de leurs matières premières, qui laissent dans un grand dénuement les populations

---

11. *Le Monde*, 30 novembre 2018.

devenues exsangues. Les multinationales affament les hommes, les épuisent, épuisent les sols, les sous-sols, les mers et rejettent leurs déchets, selon la politique de la terre brûlée.

D'un bout à l'autre de la planète, il y a ceux qui luttent pour assurer leurs besoins vitaux, face à ceux pour lesquels le superflu est devenu vital. Ceux pour qui vivre est un droit inaliénable, et ceux dont la vie ne mérite pas d'être vécue. Ceux qui meurent de faim pour que d'autres meurent d'obésité. Sous la consommation, les déchets. Sous l'opulence, le dénuement.

Assignés à l'errance, le déracinement de ces exilés se heurte à l'interdit de s'enraciner dans un ailleurs vivable. Privés du terreau nécessaire pour que poussent de nouvelles racines, ni émigrants, ni émigrés, ils sont « les migrants », figures sacrificielles et emblématiques de la faillite de notre système globalisé. Les enfants de migrants, reçus sans dignité et sans hospitalité, ne seront-ils pas héritiers des stigmates de cette destruction ? Le refoulé des parents n'éclatera-t-il pas en ressentiment chez leurs enfants ?

En tant qu'acteurs de leur misère, leur destin nous regarde intimement, économiquement et politiquement. Mais nous préférons détourner notre regard de ces hommes brisés par les coups de la vie qui deviennent des débris d'hommes. Peut-être parce qu'ils nous éprouvent, nous mettent à l'épreuve de soutenir ce que leur déchéance révèle. Les migrants nous renvoient ce que nous ne voulons pas voir de notre propre vulnérabilité, ceux qui ont tout perdu, réduits à être étiquetés du préfixe « sans », comme trait qui les définit : les sans-abri, les sans-papiers, les sans-droits, les sans-voix, voire les « sans-dents »... Des hommes dépouillés de leurs attributs, dépouillés de leur identité, des hommes sans plus-value, dont la vie ne vaut plus.

Damnés de la terre et de la mer, ils essayent de rejoindre les pays riches, riches de les avoir dépouillés. Après avoir détourné à leur profit leurs ressources, les pays riches se protègent du boomerang que le pillage provoque. Le fantasme d'être envahis par ceux que l'on a mutilés prend corps. La peur se transforme en haine, et le territoire intime se réduit à l'entre-soi endogame, purifié de l'autre étranger. Face à ce XXI<sup>e</sup> siècle hyperconnecté, l'homme – devant l'inconnu des espaces vertigineux – se crispe et se replie sur l'intérieur de ses frontières nationales et narcissiques. Les pourvus se protègent des dépourvus et construisent des murs au sens propre et au sens figuré : un collectif de riverains a construit en une nuit un mur « anti-migrants » pour condamner l'accès à un futur centre d'accueil pour migrants, dans les Hautes-Pyrénées<sup>12</sup>. Que vaut le prix d'un homme, en regard de la dévaluation d'un bien privé ?

## L'homme en pièces détachées

L'inflation de la misère aux quatre coins du globe laisse imaginer le pire quand hommes et femmes en sont réduits à vendre leurs organes pour pouvoir subvenir à leurs besoins. Le corps en morceaux est un bien commercialisable. Dès 1991, l'OMS décrétait : « Le corps humain et les parties du corps humain ne peuvent faire l'objet de transactions commerciales ». Mais la marchandisation des corps vise les populations vulnérables et pauvres des pays lointains. Après la prostitution où hommes, femmes et enfants louent leur corps désirable pour vivre et au passage enrichir les proxénètes, le corps des humains devenus sans plus-value est vendu à la découpe. Après avoir vendu leur force de travail, après avoir loué leur corps à jouir, ils n'ont plus que leur corps à vendre en pièces détachées.

Si le don d'organes après décès est encouragé, la vente d'organes est officiellement interdite, mais le

12. France Info, 24 juillet 2017.

trafic d'organes a été dans les faits institué par le biais de réseaux mafieux, voire d'États totalitaires qui, en l'absence de dons suffisants, réalisent des prélèvements forcés (cornée, reins, sang...) sur les prisonniers et les minorités. Traite d'humains et traite d'organes, l'homme-marchandise est un réservoir de pièces détachées qui traversent la planète.

L'ordre du monde se décline au prisme d'une valeur marchande qui balaye la frontière entre les hommes et les choses. Vente d'organes, mais aussi vente de sperme et d'ovules sur internet aux USA, avec choix du donneur selon les ressources, ventres de femmes à louer en vue de GPA, la médecine reproductive est devenue un business. Des femmes chosifiées, sans droits, sont à la merci des laboratoires qui pratiquent l'implantation, quand elles n'ont d'autres ressources pour survivre que de se prostituer ou de louer leur ventre de mère porteuse. Ainsi, à Kiev, le directeur de la principale clinique de médecine reproductive est passé du business des boîtes de nuit en Moldavie à celui de la fertilité<sup>13</sup>. Kiev est devenu un eldorado qui a un prix : « en moyenne entre 40.000 et 60.000 euros pour une GPA, dont 15.000 – soit 50 fois le salaire mensuel ukrainien moyen – seront versés à la mère porteuse. Dans les catalogues sont proposés des forfaits “classiques” ou des formules dites “VIP”, assurant aux couples un nombre de tentatives illimitées et la garantie d'un retour à la maison avec bébé. Avec parfois, même, possibilité de choisir le sexe de l'enfant »<sup>14</sup>.

## La bourse ou la vie ?

Tout se vend, tout s'achète, on s'approprie le vivant et on le privatise : brevets de plantes médicinales endémiques comme à Madagascar, qui privent la population de ses traitements traditionnels, brevets de semences qui obligent les agriculteurs à racheter

chaque année leurs graines génétiquement modifiées (OGM).

Les industriels du vivant jouent au mécano avec le support héréditaire : on coupe, on permute, on recombine selon une conception qui répond aux besoins du marché. « Il est possible, dit Axel Kahn, d'asservir génétiquement n'importe quel être à l'expression d'un programme génétique d'un autre être vivant, par transfert de gènes ». L'ingénierie génétique nous annonce chaque jour des montages nouveaux, c'est la transgenèse, où chaque espèce devient une banque de gènes potentiellement transférables. On connaît le maïs ou le soja transgénique avec ses conséquences sur l'environnement, mais on sait moins que l'on a introduit un gène de poulet dans une pomme de terre pour résister aux maladies, un gène de poisson qui code les protéines antigèle dans une tomate... L'industrie alimentaire a fabriqué des saumons d'élevage géants par transgenèse, au risque qu'ils ne s'échappent des bassins de rétention et dévorent leurs congénères sauvages qui ne leur résisteront pas.

L'homme, espèce parmi les autres, sera-t-il un jour, lui aussi, un OGM, produit d'un coupé-collé génétique, en vue d'améliorer l'espèce vers le transhumanisme ? Ainsi, avec la technologie des ciseaux génétiques, dite Crispr-Cas9, on est en mesure d'inactiver un gène, d'ajouter des séquences d'ADN ou de les modifier, pour le meilleur ou pour le pire.

De la thérapie génique, à la transgenèse, au transhumanisme, à l'eugénisme, toutes les dérives se présentent à l'horizon du possible, à la mesure du principe de faisabilité, dans un contexte de compétition internationale. Le président Theodore Roosevelt, en 1913, ne rêvait-il pas d'une société épurée ? « Nous nous rendrons compte un jour que le devoir fondamental et incontournable du bon citoyen, du citoyen de bonne souche, consiste à transmettre son sang à sa descendance... Mon souhait le plus vif serait que les individus

13. *Le Monde*, 2 juillet 2020 : « En Ukraine, le côté obscur de la GPA ».

14. *Ibid.*

malsains puissent être totalement empêchés de se reproduire... et donner la priorité à la reproduction des personnes convenables »<sup>15</sup>. Depuis le petit coup de pouce donné au coup par coup à sa descendance, jusqu'à l'espoir d'intervenir sur les lignées germinales, aux fins de modifier l'espèce à travers les générations, les avancées du génie génétique à portée de scalpel font vibrer les espoirs les plus fous. Jusqu'à rêver d'une forme d'eugénisme, qui mettrait au point la meilleure formule de l'espèce humaine pour n'avoir plus qu'à la reproduire. Ainsi, écrivait le généticien Daniel Cohen : « Nous entrevoyons à présent une chance de nous dégager de notre constitution intime et d'intervenir directement sur ses défauts, de poursuivre et de perfectionner consciemment le produit admirable de deux milliards d'années d'évolution, bien au-delà de notre perception actuelle de ses possibilités ». Fantasme mégalomane, ou propos visionnaire du biopouvoir de demain ?

La génétique, mot magique, entretient les fantasmes de toute-puissance jusqu'à améliorer l'espèce et maîtriser la mort, et, si on entend moins parler aujourd'hui du clonage humain à visée reproductrice, les expérimentations se poursuivent et des chercheurs aussi divers que James Watson, Axel Kahn, Jacques Testart l'ont pensé « inévitable ». Pour Henri Atlan, « le clonage reproductif ne serait pas un mal, l'interdiction n'est pas éternelle, mais relative à l'état actuel du développement moral de l'humanité »<sup>16</sup>. « L'éthique est soluble dans le temps », écrivait Jacques Testart, et les lois bioéthiques d'un jour n'engagent pas celles du lendemain, en particulier quand la compétition de la recherche internationale et la marchandisation des corps n'ont pas de frontières.

À mesure que l'ingénierie génétique vient effectuer les fantasmes les plus archaïques, le marché du vivant

mondialisé est prêt à alimenter, sans état d'âme, une demande sans limites. Si les lois de bioéthique tentent de réguler la fabrication du vivant, suffisent-elles pour autant à préserver le devenir de l'homme de ses dérives chosifiantes ? « Il ne suffit pas de produire de la chair humaine, écrivait Pierre Legendre, encore faut-il l'instituer. » Quand les barrières de l'impossible reculent, et que celles de l'interdit s'émeussent, ne demande-t-on pas au Droit de légiférer l'impensable à venir ? Quand les progrès de la science – avec ses tours de passe-passe *in vitro* – permettent de s'affranchir des lois de la nature, brouillent les repères entre morts et vivants (implantations *post mortem*), entre générations (grands-mères porteuses des gamètes de leurs enfants, dons d'ovules entre mère et fille), entre les espèces, le droit qui articule les relations humaines autour d'une référence commune glisse vers une chambre d'enregistrement de nouvelles normes. De réalisation biologique inédite en nouveau montage symbolique, une autre image de l'homme se façonne, et c'est le cadre même de nos représentations qui vacille.

Watson, qui, il y a un demi-siècle, découvrait avec Crick la structure de l'ADN, prétendait « posséder le “mode d'emploi” de l'être humain »<sup>17</sup>, oubliant que l'homme parle, et si, comme toute espèce vivante, l'espèce humaine relève des lettres chimiques de son génome, l'espèce humaine fait exception de se fonder outre la transmission génétique sur une transmission symbolique, et outre l'hérédité biologique, sur un héritage inconscient. À oublier cet écart irréductible, certains confondent le décryptage du génome et l'écriture d'une vie. Ainsi, le biologiste et prix Nobel François Jacob écrivait : « Notre condition est irrémédiablement liée à l'imprévisible... Nous sommes un redoutable mélange d'acides nucléiques et de souvenirs, de désirs et de protéines. Le siècle qui se termine s'est beaucoup occupé d'acides nucléiques

---

15. Cité par Jeremy Rifkin, « Le siècle biotech », Paris, La Découverte, 1998.

16. Henri Atlan : « Le clonage humain », ouvrage collectif, éd. du Seuil, 1999.

---

17. *Le Courrier international*, 9 novembre 2000. Extrait du journal *Prospect*, Londres.

et de protéines. Le suivant va se concentrer sur les souvenirs et les désirs. Saura-t-il résoudre de telles questions<sup>18</sup> ? »

## Nos représentations du monde

« Soyez réaliste, demandez l'impossible »<sup>19</sup>, tel était le slogan libertaire de Mai 68, mais ce fantasme poétique s'est retrouvé pris au piège des avancées technologiques qui ont repoussé les limites du réel.

De l'époque médiévale, dite obscurantiste, à la modernité, puis à la postmodernité jusqu'à l'hypermodernité, l'évolution des techniques et des sciences a été le vecteur de nos représentations du monde. Le Siècle des lumières nous avait sortis de l'obscurantisme, pour ouvrir la voie de la raison. Les Lumières remettaient les anciens dogmes en question, et posaient cet acte de foi en l'homme, avec le progrès pour boussole. L'idée d'un progrès continu à travers le temps soutenait l'interprétation de l'histoire, jusqu'à ce que les progrès de la science ne mènent à la barbarie aseptisée d'Auschwitz. Les années d'après-guerre furent celles du « plus jamais ça », laissant entrevoir la possibilité d'un monde meilleur. Le monde allait naître de ses cendres et de ses morts des deux guerres. Avec le programme social du Conseil national de la Résistance en France, la reconstruction d'un monde plus humain était dans tous les esprits. Le temps des Trente Glorieuses fut celui d'un bond économique, tandis que, dans la foulée d'une course à la croissance, se pointait l'ère du « métro-boulot-dodo ».

L'explosion de Mai 68 vint bousculer la marche de l'histoire. Un mouvement de jeunesse spontané, anti-autoritaire et libertaire fut à l'origine de la contestation politique et culturelle de Mai 68. Il remettait en cause les institutions traditionnelles, et dénonçait l'ordre du

monde impérialiste, capitaliste, consumériste, ainsi qu'un ordre moral figé. La génération soixante-huitarde aspirait à une révolution sociale soutenue par une révolution des mœurs qui permettrait de jouir de la plage sous les pavés de l'ordre établi. Le soulèvement de Mai 68 apparaissait comme une étincelle de vie dans un monde guindé.

Mais, sous les pavés, la plage annoncée a rapidement disparu sous le béton de l'économie de marché. Alors que l'éthique soixante-huitarde nouait l'individuel au collectif, le bien-être au bien commun, le bien commun s'est volatilisé, transformé en marchandises privatisées. D'un collectif idéalisé à un individualisme forcené, de l'esprit d'intérêt général à une société du « sauve-qui-peut », l'idéal libertaire disparut au profit d'une « forme de vie » néolibérale, et les expériences communautaires ouvertes furent remplacées par le communautarisme identitaire. L'épanouissement personnel se caricatura en un chacun pour soi, puis en culte de soi. Accueil et empathie disparurent pour défendre des intérêts particuliers. Le prochain, celui sur qui compter, s'est transformé en rival qui vous menace, jusqu'au refuge identitaire narcissique, mortifère et totalitaire. Sous l'emprise de la peur, le sécuritaire prit la place de l'hospitalité et de la solidarité, et l'intime se réduisit à l'entre-soi endogame purifié de l'étranger.

Le néolibéralisme naquit sur le socle de l'utopie libertaire. Croissance et consumérisme furent présentés comme conditions de notre bien-être, tandis que l'exploitation des ressources détruisait notre maison Terre. Ce qu'on appelle postmodernité naquit sur les cendres de la contestation sociale, politique et culturelle de Mai 68. En prenant acte de la chute des croyances, de la chute des grands récits idéologiques, de la fin des certitudes et des utopies, la « postmodernité » mit un terme au mythe d'une marche inexorable vers le progrès et l'émancipation de l'homme. Adieu le Grand Soir des lendemains qui chantent, adieu

18. Fr. Jacob, *La souris, la mouche et l'homme*, Paris, Odile Jacob.

19. Mur de la faculté de Censier.

l'espoir en un monde meilleur, ici-bas ou au-delà : l'homme postmoderne est celui qui, loin des grands discours, se réfugie dans le culte du présent, le culte de l'hédonisme et du narcissisme triomphant, il ouvre la voie du développement personnel, du pragmatisme et du court-termisme qui font le lit du néolibéralisme : « après moi, le déluge » pourrait bien être le slogan de notre nihilisme contemporain.

Après la postmodernité vint le temps de l'hypermodernité, et on peut se demander avec George Orwell : « Quand on me présente quelque chose comme un progrès, je me demande avant tout s'il nous rend plus humain ou moins humain ? »

À ce seul nom d'hypermodernité résonnent tant des avancées technologiques prodigieuses que des reculs sociaux, humanitaires et écologiques, qui en appellent à une redéfinition du progrès. L'hypermodernité nous confronte à une rupture anthropologique qui résulte d'une rencontre entre les avancées techno-scientifiques et leur exploitation sans frein par le Marché. Technosciences et néolibéralisme ont avancé aveuglément main dans la main, jusqu'à ce que se dessine le revers destructeur de la marche triomphante du progrès. De cette rencontre advient un reste, qui nous échappe et nous déborde, et met la planète en péril. Ce qu'on appelle hypermodernité pourrait bien être un des noms de ce reste, un ratage qui se résumerait ainsi : l'homme, cause d'un emballement et victime de ses effets.

Le marché des nouvelles technologies a ouvert la voie d'un monde nouveau, qui engendre la fabrication d'un homme nouveau : un homme formaté pour être en concurrence avec l'homme augmenté, puis le cyborg et le robot, plus productifs, plus fiables, plus maîtrisables et plus rentables. Les créations transhumanistes font maintenant partie de nos représentations abondamment mises en scène dans la toute-puissance et la toute-violence des œuvres de

fiction, que l'on n'ose plus appeler science-fiction, tant la frontière avec la réalité est ténue. Un glissement de nos représentations nous fait subrepticement adhérer à un nouveau système de valeurs et de représentation du monde, de l'humanisme au transhumanisme.

L'hypermodernité est le lieu par excellence de la fuite en avant, où les excès en tout genre ne s'accommodent plus des limites. Le statut de l'espace et du temps se réduit à l'instantanéité d'instant successifs dans un éternel présent, sans pouvoir s'inscrire et faire histoire.

Nous sommes à la merci d'algorithmes dont le langage nous échappe. Dans la plus grande opacité, ils décident de nos orientations, de nos choix, de nos droits, de nos amis, de notre devenir, sans interlocuteur, sans contrôle et sans recours possibles, sans autre choix que celui d'y consentir. Géolocalisation, croisement de fichiers, collectes de données personnelles biométriques, génétiques, reconnaissance faciale nous laissent démunis et sans recours. Big Brother et Big Data pensent pour nous. Ils possèdent nos données, nous précèdent, nous orientent et nous possèdent.

L'emprise du virtuel dans notre monde réel constitue un saut épistémologique qui reconfigure l'écriture du monde, et engendre fascination, effroi ou suspicion. Devant un monde mutant et déshumanisant, qui nous fait perdre la maîtrise de notre futur, l'homme se replie et se fige sur ses superstitions, ses croyances ésotériques et complotistes, mises en musique par les réseaux sociaux. Toute information passe par le tamis du discrédit et le retour du balancier obscurantiste se fait tout aussi sauvage et dangereux que la violence néolibérale et hypermoderne qu'il prétend combattre.

# Addictions et violences au temps du néolibéralisme

## Des jeunes sans bouée et sans ancrage

Nos enfants sont de cette génération qui aura pour tâche immense de devoir prendre en charge une rupture anthropologique que la génération de leurs parents n'aura pas réussi à assumer. Nous léguons aux générations à venir un monde de bruit et de fureur, un monde sans éthique où le « chacun pour soi » règne en maître, où les violences surgissent comme la face émergée d'un iceberg dont la partie immergée nous échappe. Ainsi, à grand renfort de communication, on stigmatise les jeunes ghettoisés, on les accuse d'ensauvagement, oubliant qu'ils sont les produits d'un monde « ensauvagé ».

Évoquer le mal-être de ces jeunes, c'est témoigner de l'état de notre société. Ceux d'entre eux qui ont grandi sans point d'appui, sans étayage affectif, culturel, ont reçu de plein fouet les violences de notre temps. Leur dérive vient dire ce que nous n'avons su leur transmettre du passé et ce que nous avons échoué à leur faire espérer de l'avenir, dans un contexte où le politique se fait aveugle et sourd aux impasses de la vie. Ils sont le symptôme d'un ratage collectif, le symptôme d'une société prise au piège des illusions du néolibéralisme et de l'hypermodernité. Au-delà des problématiques singulières, la misère psychique de certains de nos jeunes nous renvoie à notre responsabilité collective. À nous d'être les passeurs pour ceux d'entre eux qui traversent un passage à vide, ou qui stagnent dans une impasse.

L'ascenseur social est en panne, l'offre d'idéal se fait rare, et nos enfants les plus déstructurés continuent

de grandir dans l'errance et l'inespoir. Les institutions régulatrices disparaissent, les dispositifs de soutien qui permettaient les tours et détours, les voies parallèles et les ponts ont été drastiquement réduits, et les inégalités individuelles et sociales se creusent à la mesure du tissu associatif qui se disloque. Face à la fragilité de la constellation familiale et l'abandon par l'État de sa fonction unifiante et contenante, la référence commune qui règle les liens entre les hommes s'efface, et la loi sociale se transforme en loi privative, autoréférencée, au bénéfice du « chacun pour soi ». Ce qui faisait lien social autour de références communes disparaît au nom de la liberté d'opinion. Le lien social se défait et l'idéologie du profit déteint sur toutes les sphères de notre façon d'être au monde : ainsi en est-il du lien à l'autre qui prend la forme d'un parasitage, voire d'un arrachage pour s'emparer ce qui est bon pour soi. Les malaises existentiels contemporains, et les pathologies qui y sont liées, relèvent d'un effondrement d'une loi commune dont la fonction est de faire tiers et référence symbolique.

Si des adolescents en quête de reconnaissance ne trouvent nul autre, nul objet auxquels s'arrimer, ils courent de trompe-l'œil en faux-semblant pour dépasser leur désenchantement. Livrés à leur fureur de vivre, ne recevant que l'écho de leur échec, ils sont envahis de honte, de mépris et de haine, qui vont se conjuguer et œuvrer sans garde-fous dans un champ d'inespoir.

De parure en parade, et de masque en mascarade, ils recouvrent leur fragilité de voiles et de cache-misère. Mégalomanes pour ne pas sombrer dans la mélancolie, ils exigent à corps perdu, jusqu'à se perdre dans le mirage de la toute-puissance, soumis à leurs addictions et leurs violences.

Sans bouée et sans ancrage, sans autre à qui se fier, ils triment leur mal-être de décrochage en décrochage, à la limite du point de non-retour. Sans rien pouvoir dire de leur colère, ils l'agissent sur la scène du social, dans la désespérance de leur quartier. Au

sein de leurs cités enclavées, évidées, exsangues, ils se laissent porter au gré des rencontres, à la dérive de leurs pulsions destructrices.

Revenus de tout, avant même d'avoir pris leur départ, ils traînent leur vie avant même de s'y être engagés. Ils ne s'arriment à aucune mémoire, à aucun repère, et font mine de ne rien attendre, de ne rien entendre, réduits au repli régressif et dépressif, ou à la fuite en avant maniaque et mégalomaniaque.

Ils glissent de la fiction à la réalité, du virtuel au réel. Ils ont grandi sans l'espace transitionnel du jeu. Le jeu est cet espace à plusieurs qui constitue un apprentissage de la socialisation, c'est aussi cette fiction où l'imaginaire se déploie autour des fantasmes et peurs originaires, à l'intérieur du cadre rassurant, fixé par les règles. Expérimenter l'interdit et la peur, la vie et la mort, sans prendre le risque d'y passer, telle était la fonction des jeux, des mythes et des contes. Ils permettaient de mettre en scène les fantasmes, pour mieux les dompter, pour donner une forme à l'angoisse, la canaliser, la maîtriser. Là où la parole fiable des ascendants offrait un cadre à l'imaginaire, là où les histoires et contes de fées donnaient aux angoisses infantiles une représentation où se fixer, avec cette fonction d'appivoiser les peurs, l'enfant est aujourd'hui d'emblée au cœur de la tourmente, au cœur de l'action, sans écart protecteur. La réalité devient la scène où se joue ce qui n'a pu s'élaborer au travers de l'imaginaire, et sans règles du jeu, ce qui était la scène du fantasme flambe pour de bon. À ne plus connaître la dimension du « comme si », ils passent à l'acte pour de vrai.

## **Une fuite en avant**

Entre remaniement pulsionnel de la puberté et remaniement des identifications, la traversée adolescente est ce temps où les tempêtes infantiles se rejouent, où les tensions archaïques se réactivent, où les nœuds de

l'histoire se remettent en circuit. Avec la crise économique, la sortie de l'adolescence se heurte à l'impasse du marché du travail, l'impasse du logement. Quand le passage adolescent ne débouche pas sur l'autonomisation et une reconnaissance sociale, des jeunes dans la précarité sont contraints de rester dépendants de leurs parents, financièrement, matériellement, affectivement. Les jeunes cherchent alors à exister dans la Cité, en s'arrachant violemment de cet état de dépendance.

Alors qu'au temps de Freud, le malaise dans la civilisation était lié aux contraintes morales qui exigeaient un renoncement à la vie pulsionnelle, le malaise dans la civilisation va aujourd'hui du côté de l'effacement des contraintes qui amène à ne devoir jamais renoncer et encourage la toute-puissance mégalomane des dérives adolescentes. Le leitmotiv de la psychologie dite positive – « si tu veux, tu peux » – est une injonction de réussite à tout prix qui met en scène l'illusion du « tout est possible », avec glissements vers le « chacun pour soi », « tout est permis », « après moi, le déluge ». Cette fuite en avant induit de nouvelles formes d'errances et de déviances, inclassables, tant elles semblent échapper à l'angoisse et à la culpabilité.

Nombre d'adolescents aujourd'hui ne répondent d'aucune pathologie classique. À mesure que la dimension de l'interdit et que le sens des limites volent en éclats, les névroses avec leur cortège d'angoisses, de culpabilité, de doutes, d'inhibitions cèdent le pas devant les passages à l'acte violents. Le passage à l'acte court-circuite l'angoisse, avant même d'en ressentir l'affect. Contrairement à la névrose qui suppose un conflit inconscient entre un désir et la force de son interdit, les enfants-rois ne rencontrent pas de limites, pas d'interdits structurants et nous confrontent à une clinique de l'immédiateté, une clinique de l'urgence, une clinique de la jouissance, une clinique qui témoigne d'un naufrage de la pensée, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'écart pour penser le monde.

Ils se remplissent pour combler un vide existentiel, échapper au vide d'une dépression archaïque (addictions), tandis qu'ils se vident du trop-plein d'une tension qui les déborde et déchargent leur trop-plein pulsionnel (violences). Violence et dépression sont les deux faces d'un même mal-être, la violence étant la face visible d'une dépression enfouie, qui témoigne de ce qui en eux veut vivre.

Quand le quotidien prend la couleur de la peur – la peur de l'autre, la peur de soi, la peur du lendemain –, ils la conjurent dans un repli régressif ou dans une fuite en avant sans se retourner, sans se poser. Un mécanisme d'évitement qui leur permet de mettre l'angoisse à distance, mais va les amener à se perdre là où ils espèrent se trouver.

Le passage adolescent est ce moment charnière où tout peut se construire, mais aussi où tout peut basculer, où tout se rejoue de l'enfance, mais où rien n'est encore joué. Que nous soyons éducateurs, enseignants, travailleurs sociaux, psychologues, magistrats, politiques ou simples citoyens, nous sommes tous concernés par le devenir de ces enfants, tous concernés du fait que des enfants en danger deviennent dangereux, que des terreurs de quartier deviennent des terroristes.

## **L'addiction à la consommation**

Le néolibéralisme est une religion du marché qui ne fonctionne que par une addiction généralisée à trouver et à renouveler son objet. La boulimie consummatrice est le partenaire obligé de la logique productiviste. Consommer et jouir sans penser, tel est le moteur de notre civilisation, connectée autour d'une logique marchande. Le Sujet est transformé en usager désubjectivé et le citoyen en consommateur, compartimenté en comportements à évaluer et à manipuler.

Le système néolibéral fait de nos enfants les otages d'un monde qui tourne en boucle autour de productivité, croissance et gaspillage organisé. Une logique de consommation et de jouissance généralisée engendre de faux besoins à renouveler systématiquement et expose les jeunes en direct aux mirages de la consommation. Les sollicitations à l'infini créent toutes sortes d'addictions où les objets renouvelables à merci seront fétichisés, dans l'illusion de pouvoir colmater ce vide qui les habite. Exclues de l'économie de marché et de la croissance, ils ont pourtant pour seul horizon un supermarché d'abondance vide de liens sociaux et de parole, auquel ils n'ont pas accès. Exclues de l'école, exclues du travail, exclues du système, exclues d'un monde où ils n'ont pu prendre place, ils sont aussi les perdants de l'économie de marché, les exclues de la croissance. Témoins d'une société captée par la consommation, le consumérisme décomplexé du néolibéralisme les traverse, et leur auto-entreprise parallèle se ramifie dans la Cité entre embrouilles, débrouilles et magouilles : marchandises tombées du camion, racket, chantage, trafic de drogue.

À la recherche d'une place dans un monde chaotique qui n'a que faire d'eux, ils naviguent à vue, sans boussole, guidés par leurs addictions en tout genre qui leur tiennent lieu d'arrimage. Leur chien dressé pour le combat les accompagne et les suit partout : tel un doudou, il est le prolongement armé de leur fragilité, et représentant de la chaleur humaine qui leur a manqué.

De plus en plus jeunes, ils se sont retrouvés exposés sans enveloppe protectrice à un flux permanent d'excitations, qui a fait du superflu l'essentiel du discours dominant. Dans un monde sans transcendance, ils trouvent refuge dans la religion du marché et de la consommation. Ils se gavent d'objets pour se remplir la tête et se vider de toute pensée, et consomment jusqu'à se consumer. Leur habitacle est un espace jonché d'objets aussitôt acquis, aussitôt démodés. La course est effrénée et toujours à renouveler : toujours

plus d'objets bouche-trous, décibels, vitesse, paradis artificiels, toxiques en tout genre, jusqu'au « binge drinking », cette conduite ordalique d'hyperalcoolisation qui fait fonction de rite de passage d'une génération qui n'a plus de centre de gravité. Tester ses limites à en vomir, à se vomir en un corps-déchet, un corps qui se rejette dans un coma éthylique... Tout, tout de suite, toujours plus fort, toujours plus vite, toujours plus dangereux, toujours plus d'excès pour sentir son corps vibrer. Se livrer aveuglément à la passion de l'instant, s'accrocher aux vibrations du corps dans leur immédiateté et leur intensité, n'est-ce pas un défi pour se sentir exister dans un monde qui s'est vidé d'humanité. Être à vif pour s'éprouver vivant, jouir à en mourir pour se prouver qu'on reste vivant.

Le modèle consumériste de nos sociétés néolibérales se soutient d'une addiction à des fétiches renouvelables et jetables, pour que se tisse un homme branché sur le Marché et forgé par ses exigences. « Créer du besoin, du désir et créer du dégoût pour tout ce qui est vieux et démodé »<sup>20</sup>, c'est ce que prônait Edward Bernays, qui n'était autre que le neveu de Freud. Fervent lecteur des œuvres de son oncle, il les détourna à son profit pour manipuler l'opinion et devenir ainsi le pionnier de ce qui allait devenir la société de consommation. Sur commande des lobbys du tabac, il mena une campagne appelée « Les torches de la liberté » et, au nom de l'égalité des sexes, il associa le droit de fumer à l'émancipation des femmes, le tout cautionné par le corps médical. Edward Bernays, en se spécialisant dans la création de faux besoins, venait d'ouvrir le champ de la manipulation des foules. Publicité, marketing et *fake news* au service des lobbys ouvraient la porte à la société de consommation. Le marketing est cet art d'exploiter le désir, cet art de la manipulation qui crée de faux besoins et organise le gaspillage pour maintenir l'essentiel de l'économie marchande. On prescrit le superflu pour le

---

20. E. Bernays, ouvrage cité.

rendre aussitôt démodé, tandis que l'obsolescence est programmée.

## Loi du marché et toxicomanie

La loi du marché repose sur la promotion d'un processus toxicomaniaque : la satisfaction immédiate et fulgurante va aussitôt engendrer l'urgence de renouveler la satisfaction. Prêts à livrer un combat aveugle contre tout ce qui vient faire barrage aux mirages de la société marchande, l'addiction de nos enfants à la consommation devient leur raison de vivre, jusqu'à ce que l'escalade de l'Avoir ferme la porte de la sublimation et prenne la place de l'accès au Savoir.

Leur cordon ombilical est relié aux écrans qui tissent l'écheveau de l'homme nouveau. Ainsi livrés aux réseaux sociaux qui occupent le vide symbolique d'un « monde sans esprit »<sup>21</sup>, ils sont bombardés par une profusion d'offres, de sollicitations, d'injonctions à portée de clic, et absorbent un flot constant d'informations, de désinformations, de sollicitations, d'injonctions hypnotiques et de *fake news*, sans écart salvateur, sans critiques et sans débat contradictoire. Branchés en prise directe sur les exigences du marché, leur économie psychique est prise en otage par l'économie marchande, et de frustration en caprice, puis en agression, ils se livrent aveuglément à la passion de l'instant, dans l'urgence de la satisfaction. Le nouvel opium du peuple est fait de fétiches à portée d'addiction, un marché de dupes qui promet de remblayer le vide dans l'illusion que la consommation viendra à bout de ce sentiment d'incomplétude, constitutif du Sujet.

Comblement du manque, remblayage du vide, la logique productiviste vise à saturer le manque par des « prêts-à-consommer » renouvelables et jetables. Mais, dans une relance infinie, le trou des frustrations à

peine comblé n'en finit pas de se creuser, parce que le désir est par essence infini et incombable, jamais à la hauteur des retrouvailles mythiques fantasmées, celles d'un paradis perdu dont les traces se perdent dans les abysses du temps. Dans une dérive consumériste, où l'autre n'a de place que dans une relation utilitariste, biens et personnes se réduisent à des marchandises standardisées, prêtes à consommer. Ainsi, Ahmed trouvera normal de racketter un camarade de son âge à la sortie de l'école, sinon comment pourrait-il s'acheter son Mac Do pour le déjeuner. Kevin et Karim ne ressentiront aucune culpabilité à violer Fatoumata parce que, n'étant pas voilée et ayant des jupes un peu trop courtes, « elle l'a bien cherché ». Et, après une tournante dans une cave, ils se défendront, hébétés dans la confusion de leurs repères : « Mais je ne l'ai pas violée, j'ai mis un préservatif. » L'autre est une enveloppe évidée, vidée de sa psyché, une enveloppe à disposition dont on peut jouir sans culpabilité.

## À la dérive de leurs pulsions

Ces enfants de l'actuel sont livrés à leur rage de vivre. Débordés par une fureur sans contenu et sans adresse, ils sont embarqués et nous embarquent dans l'immédiateté de leurs affects. Lorsque les rapports humains ne sont plus pacifiés, civilisés par du tiers, le respect de l'autre s'efface et ouvre la voie à toutes formes de violences qui se déversent en incivilités, insultes verbales, agressions physiques. En l'absence de Loi et de liens rassurants, ces adolescents sont prisonniers d'une peur archaïque de l'autre. La pulsion d'emprise ne peut s'élaborer psychiquement et verse du côté de la pulsion de mort. Le semblable, de sa seule présence, les menace, comme s'ils allaient disparaître dans le regard de l'autre, le mauvais œil qui dévoilerait leur vulnérabilité et leurs failles. Faute de tiers, ils sont ligotés dans une impasse narcissique, leur crainte phobique de l'intrusion les met en danger de désintégration, de disparition. Le « s'entraider » du

21. Titre d'un ouvrage de R. Gori, éd. LLL.

lien social a fait place au « s'entre-tuer » de la déliaison sociale.

Malades du lien, ils s'évertuent à casser le lien dans une démarche suicidaire. Ils s'épuisent à détruire pour ne pas être détruits, pour ne pas être aspirés dans l'abîme insondable de l'Autre menaçant. L'autre est en place de persécuteur potentiel, celui qui va jouir de leur personne, qui va les aspirer et qu'il faut abattre pour respirer. Il leur faut effacer le rival psychiquement, physiquement avant d'être démasqués dans le leurre, le semblant qui soutient leur existence. En l'absence de loi et de liens rassurants, ces adolescents sont prisonniers d'une peur archaïque de l'autre : « Il m'a regardé, il m'a pas respecté, il m'a traité »... Sous l'emprise d'une menace imaginaire d'intrusion, puis de morcellement, d'éclatement, ils agissent leur fantasme de toute-puissance, à la mesure de leur effroi d'être détruits. L'adolescent violent ne serait-il pas celui dont la fragilité narcissique lui fait craindre de disparaître dans le regard de l'autre, tant son identité est en miettes ?

À mesure que l'ordre mondial se fracture, à mesure que l'écran du semblant se déchire, des bulles nauséabondes éclatent à l'air libre, d'où resurgit la barbarie. Fascisme, islamisme, antisémitisme, le racisme s'affiche sous le nom de lutte identitaire. Sous l'homme civilisé gît et resurgit la barbarie. Toutes les radicalisations haineuses et identitaires cherchent leur bouc émissaire et se confortent d'une idéologie d'exclusion de l'autre différent, jusqu'au fantasme devenu réalité de solution finale : après la Shoah, Hutu et Tutsi, Serbes et Croates, chiïtes et sunnites, Khmers rouges... jusqu'à la terreur djihadiste. Culte de soi et haine de l'autre sont le versant visible de la menace d'effondrement psychique. Le refuge identitaire prend le visage de l'affrontement, sans entre-deux possible – musulmans/mécréants, Noirs/Blancs, Aryens/Juifs, shiïtes/sunnites, élite/peuple, femmes/hommes, ceux qui sont tout parce qu'ils ont tout, et ceux qui ne sont rien parce

qu'ils n'ont rien... Quand il n'y a plus d'entre-deux pour penser l'autre, la rivalité prend corps et ouvre l'auto-route des idéologies sanguinaires : « L'être humain ne doit jamais cesser de penser, écrivait Hannah Arendt, c'est le seul rempart contre la barbarie »<sup>22</sup>.

## Une rage de vivre

La clinique contemporaine est un effet de la chute des interdits et de l'absence de médiation. Faute de tiers, il n'y a plus d'écart pour penser le monde, et les adolescents doivent négocier seuls avec l'archaïque en eux qui fait retour explosif sur la scène du social. Ils tentent de se délester de cette part d'ombre qui les déborde. Et, pour peu que la flambée pubertaire survienne sur fond de désintégration du lien familial et social, l'adolescent à la dérive revit ses terreurs d'abandon, tout en revendiquant son indépendance. Dans ce méli-mélo d'amour et de haine, d'appel et de rejet, la traversée adolescente, si elle n'est pas soutenue par des relations stables et fiables, ressemble alors à un jeu de massacre, un enjeu d'existence toujours aux limites de l'inexistence. Alors ils se jettent à l'aveugle dans le vide de leur vie. Une rage de vivre, qui en passe par le flirt avec la mort, la mort, appelée pour mieux être maîtrisée, convoquée pour mieux être éloignée jusqu'à ce que les plus fragiles y sombrent pour de bon. Défier la mort pour se prouver qu'on est vivant, c'est le rêve de toute-puissance là où ils souffrent de leur impuissance. Leur escalade vient court-circuiter l'angoisse, et leur violence sous pression fait reculer le temps de la dépression. Ils foncent et se défontent, jusqu'à l'instant-catastrophe, ils « s'éclatent », jusqu'à voler en éclats, et plongent dans une jouissance sans limites. S'ils flirtent avec la mort – violences, addictions, conduites ordaliques –, c'est pour se prouver et s'éprouver vivants. C'est une conduite conjuratoire où la mort est omniprésente, appelée pour mieux être maîtrisée, convoquée pour mieux être éloignée.

22. H. Arendt, *La banalité du mal*.

Le corps pulsionnel de ces adolescents, s'il n'a pas été tamponné par un portage affectif et symbolique, les laisse sous l'emprise d'un noyau incandescent. Sans étayage, sans point d'appui, sans personne fiable à qui se raccrocher, ils sont soumis à la contrainte d'excitations pulsionnelles qui les débordent parce qu'ils échouent à les transcrire : « ça me prend la tête », disent-ils sans savoir que ce qui prend la tête, c'est de ne pas nommer ce qui les prend au corps. La parole est ce qui permet de se dégager des pressions du corps, c'est ce qui fait écart avec le corps, mais leur langue est restée une langue du corps, langue pulsionnelle, sans métaphore, sans élaboration psychique. Alors ils sont travaillés au corps, ils n'ont que leur corps pour dire leur rage, empêtrés dans un « chaudron de stimulus bouillants », selon l'expression de Freud. Pleins de cris, mais sans mots pour articuler ces cris, leur violence témoigne de ce qui en eux veut vivre. Parler ne leur permet pas de faire écart avec le corps, leur parole fuse, comme si elle était une doublure du corps. Ils parlent une langue d'écorché vif, dans l'instantané de l'ici et maintenant, une langue manichéenne et extrémiste, celle du tout ou rien, où tout est super ou nul. Quand le filtre du langage ne suffit pas à faire écran avec le corps, submergés par leurs pulsions, ils tentent de les expulser sans possible médiation, sans pouvoir les transformer, les transférer sur un mode constructif, sans issue sublimatoire.

## D'une emprise à l'autre

Des adolescents, sans foi ni loi, qui chutaient sous le poids de leurs pulsions débridées, se sont bridés d'une foi qui leur a fait loi, sous sa figure la plus féroce. Le miroir aux alouettes djihadiste leur fut tendu comme un piège, pour s'échapper d'un autre miroir d'illusions, celui d'une société marchande qui ne leur renvoie que leur échec. Un terreau d'inespoir a poussé les plus vulnérables d'entre eux à s'en remettre à un parcours de radicalisation. Leur radicalité brouillonne fut prise

en main, et, en mots, orientée vers la radicalisation de la haine. Des adolescents à la recherche de piliers auxquels s'amarrer ont pu se faire alors proie facile pour la rencontre fatale avec celui qui va les ligoter, mais surtout faire ligature à leur angoisse. Dans la terreur de ne pas trouver leur place, des adolescents en quête de sens se sont ralliés à une cause identitaire dans sa radicalité, puis dans sa radicalisation. Marquer leur trace, laisser la marque de leur passage, c'est l'autre versant de leur peur de ne pas compter et d'être effacés.

Les nouvelles idoles ont donné sens à leur colère, en leur donnant une raison de vivre... jusqu'à en mourir. En faisant écho à leurs rancœurs, les fondamentalistes ont fait vibrer leurs pulsions à feu et à sang pour en faire les forces vives de leur combat mortel.

Ces jeunes, qui se sont laissés happer par ces passions meurtrières et suicidaires, sont pour la plupart des adolescents en échec qui triment leur vie sans but, sans passé, sans projet, dans un éternel présent, dans un monde sans repères. C'est ainsi qu'ils ont pu s'accrocher à la seule offre sur le marché de l'idéal, celle d'une idéologie sanguinaire qui s'est emparée de leur violence pour soutenir leurs pulsions les plus archaïques. Façonnée par un discours totalitaire et exaltant, la violence pulsionnelle a trouvé son but, avec la promesse d'être élus là où ils étaient exclus, de devenir tout, là où ils n'étaient rien.

Les refuges identitaires extrémistes ont de tout temps tenu lieu de lien social, exclusif et excluant, pour faire barrage à l'angoisse. Ils permettent de colmater les failles et de pallier la fragilité des assises psychiques, jusqu'à ce que le fantasme d'éradication de l'autre menaçant se concrétise en toute bonne conscience, en toute impunité. L'adolescent qui a subi la terreur pourra à son tour répandre la terreur et assumer ses fantasmes meurtriers, au nom d'une cause transcendante qui le dépasse et le dédouane de toute culpabilité.

De la religion du Marché à la religion du Sacré, le curseur s'est déplacé du discours néolibéral au discours religieux. Après le fétichisme des biens de consommation, la fétichisation du Coran est venue remplir leur vide existentiel et voiler leurs blessures. Après l'addiction aux noms des marques qui leur servaient de cuirasse, après s'être parés, réparés et emparés de vêtements de « marques », prêts à les porter, ils se sont emparés de la marque Daesch pour se faire un nouveau nom dans le droit fil du Prophète qui leur tient lieu d'identité. En changeant de patronyme, ils ont été désignés « Abou », « père », à l'origine d'une nouvelle lignée dans la filiation du Prophète.

## La place du père

La question de la paternité apparaît ici sur le devant de la scène. Dans un univers culturel marqué par le patriarcat, la radicalisation islamiste a pris souvent naissance dans un contexte où les pères ont été invalidés par le social, empêchés de soutenir leur fonction. Le candidat djihadiste n'a alors de son père que l'image que lui renvoie le discours dominant. Témoin impuissant d'un père âgé, malade, handicapé, assisté, absent ou qui n'a plus que sa violence pour exister, il s'arrache d'une identité blessée, pour renaître et se glorifier du prestige d'une identité qui va le placer dans le sillage du Prophète. Quand la fonction du père a été fragilisée, il n'est plus en place de pouvoir soutenir l'interdit, il n'est plus en place d'introduire ses enfants à la socialisation et à l'altérité. Les enfants vont chercher à s'amarrer à des piliers qui les renvoient à une nouvelle identité glorieuse et héroïque.

À la place de leur père invalidé par le système, ils brandissent alors le blason du Père primitif, Père de tous les pères et de tous les fils, invincible et intouchable, comme rempart à leur mal-être. Ils font allégeance à un père idéal tout-puissant, un père fascinant qui va transformer leur désillusion en une mécanique victi-

maire et vengeresse de leur père humilié. Faire allégeance à l'État islamique, c'est quitter la position de fils honteux, pour renaître sous un nouveau nom, d'une nouvelle filiation dans le sillage du Prophète. Ainsi encordés à une histoire mythique plaquée, l'amour du Père de remplacement s'est fait incandescent, passionnel, aveugle, exclusif et totalitaire. Dans un lien hypnotique avec le Père de la pensée unique, les enfants incorporent alors les images barbares déversées sous couvert d'humanitaire, les vociférations, les imprécations, les slogans qui font flamber la haine, et banalisent la barbarie au cœur de l'être. Le chemin de leur vérité aura suivi celui de la terreur.

Face à notre culture où le manque de repères laisse l'adolescent livré à lui-même, ils se soutiennent d'un moi collectif fort, identitaire, totalitaire, cimenté par ce Père tout-puissant. Ils s'agrippent à une forme primaire de lien social qui les aide à tenir debout « à la condition qu'il en reste d'autres en dehors pour recevoir les coups ». En quête de sens dans un monde insensé, un monde séculier sans transcendance, l'appel au Sacré revient comme tentation, comme contention, sous sa figure la plus intransigeante et la plus féroce. En corsetant leur inconsistance, les rituels envahissants de la loi coranique font fonction de colonne vertébrale pour tenter de suppléer à leur fragilité. Se ligoter de la charia aura permis de faire bord à leur errance psychique, de faire ligature à leur angoisse, là où la dimension symbolique du Père échoua à les soutenir. De prescriptions en injonctions, dans un quotidien où chaque position, chaque relation, chaque acte de la vie est prévu, ritualisé, ils n'ont plus à porter le poids de leur liberté, le poids du doute et de l'angoisse.

Repentis de leur vie débridée, une vie hors de toute loi et de toute foi, ils s'enchaînent à une foi qui leur fera loi, un nouvel ordre moral implacable et tyrannique qui leur permettra de canaliser leur violence vers une promesse de jouissance mortifère sans limites.

De croyance en passion totalitaire, s'arrimer à une vérité unique, la détenir, s'en soutenir jusqu'à la devenir, cela leur permet de suppléer à la fragilité de leurs assises. Dans un court-circuit de la pensée, leur fanatisme fait caillot à l'angoisse, un caillot qui protège du mal-être et coagule en un moi hypertrophié. En broyant sur son passage tout ce qui pourrait le faire chuter, tout fanatique exerce la terreur comme la garantie de sa vérité. Les certitudes, élevées au rang de vérité, peuvent alors être incarnées fanatiquement, dramatiquement au travers de meurtres suicidaires, à la mesure de leur dislocation psychique.

## Entamer le poids du silence

L'équilibre mondial est beaucoup moins en faveur aujourd'hui des recrutements djihadistes, mais le mal-être de ces jeunes en quête d'idéal n'a pas disparu. À nous, professionnels ou simples citoyens, de nous faire passeurs, pour aider ces enfants abusés d'illusions, puis désabusés, à entrevoir une lumière au bout de l'impasse.

Arrimer ces jeunes à leur vie, aux trajets de vie qui font l'histoire est un préalable pour les mobiliser sur un projet de vie. Les arrimer à un récit vivant, un récit vécu entre histoire familiale et grande Histoire, c'est arrimer leur rage de vivre à un maillage qui les soutienne, un tissu de vie qui les encorde à leur famille, à travers le temps, à travers l'espace, au travers d'un contexte sociétal. Leur permettre de se construire une histoire qui fasse récit de vie, c'est écrire un scénario après-coup, toujours ouvert, modifiable, modelable au fil du temps, qui permet de se situer dans une généalogie vivante.

À la place du passé, il y a eu pour ces enfants un blanc. Ils se sont construits sur les déchirures de leur histoire – ruptures, abandons – dont ils n'ont pas même idée. Ils se sont édifiés sur une histoire irréprésentable, bien souvent autour d'un noyau traumatique

qu'ils ont bétonné. Entamer le poids du silence, c'est rendre à la vie une mémoire qui s'est perdue dans les limbes de l'oubli, du silence et de l'effacement. Leurs familles ont traversé des zones de catastrophe qui se sont pétrifiées en dépressions et somatisations. Les parents ont alors occulté leurs douleurs. Ils ont misé sur leur enfant pour lui offrir tout ce dont ils avaient manqué, ils ont misé sur l'école pour leur offrir un avenir meilleur. Mais leurs enfants, fascinés par la vie facile et la société de consommation, sont devenus anorexiques scolaires et consommateurs boulimiques, intolérants aux frustrations. La culpabilité des parents a fait de l'enfant un enfant-roi « sans limites », à qui « tout est dû/tout est permis ». À la place de la dette symbolique aux parents, l'enfant a mis les parents en position de tout lui devoir. Aussi disqualifiés que soient les parents par le social, il convient de relancer le désir des parents là où les coups de la vie l'ont anéanti. Reprendre avec eux ces trajets de vie mouvementés, douloureux, va contribuer à ce qu'ils se réhabilitent à leurs propres yeux, pour pouvoir se réhabiliter aux yeux de leurs enfants.

## Faire récit

Au-delà du recueil d'informations, nous chercherons à construire un récit de vie à partir de la réalité subjective des parents, à partir de traces oubliées, refoulées, à partir des blancs de la mémoire. Un récit de vie, c'est une construction orientée par l'inconscient, au travers de ses filtres déformants. Ce qui nous intéresse est autant ce qui se dit que ce qui ne se dit pas, ce qui achoppe, ce qui échappe, ce sur quoi ça bute. L'important est de susciter chez ces jeunes des étincelles dans leur univers déserté, de les faire associer, de susciter des questions. Un paysage psychique va peu à peu se dessiner qui met en lumière ce qui a échoué à se transmettre, une ouverture, pas à pas, sur un processus de subjectivation, qui va permettre à un adolescent de s'approprier sa vie, de l'habiter.

Traverser ces trajets de vie pour les mettre en forme et en sens implique de mobiliser les parents, de reconnaître ces familles, leur parcours éprouvant, de susciter une dynamique de parole parents/enfant. Des zones enfouies, retranchées, qui semblaient gelées, figées, vont être remises en circuit, réhabilitées, rendues à leur vie psychique. Faire vivre la parole de chacun au croisement de la parole de l'autre, faire que chacun s'écoute, découvre l'autre, c'est mettre en place un espace où l'adolescent sera sujet actif de son histoire, partie prenante de son devenir. Histoire inédite pour les enfants, qui découvrent, ébahis, l'histoire qui est la leur. Participer de cette construction, c'est porter la réalité subjective de ces familles pour la creuser, l'amener là où elle ne se savait pas être. Un récit de vie se trame avec ces enfants et leurs parents, selon le fil rouge de notre écoute et de notre curiosité. On reconnaît les lieux, on révèle des repères, on ouvre des chemins de traverse, on soulève des voiles, on suscite et ressuscite la mémoire, on démêle les fils ensevelis, on tisse ces fils, pour retrouver une trame, et inscrire le jeune dans un tissu vivant. Nous sommes ces tiers qui sollicitent, s'étonnent, reformulent, donnent de la résonance aux paroles, du poids psychique aux drames et impasses relationnelles. Relancer parents et enfants autour de souvenirs qui leur sont intimes et pourtant étrangers, soutenir ces familles dans leur parole souvent naissante, c'est insuffler un peu d'air, un peu de jeu, pour que les enfants conquièrent l'espace de dire « Je » et puissent s'investir dans leur vie.

## **Se faire cet autre qui accueille**

Dans ce paysage existentiel où toutes nos certitudes semblent s'effondrer, des jeunes galèrent au gré des rencontres, au gré du vent, puis de la tempête, entre addictions et violences, ils s'étourdissent en faisant de leur vie une succession d'instantanés à la recherche de plaisirs faciles, faute de trouver un sens à leur existence. Tisser l'identité de ces adolescents « en

éclats », rassembler les éclats autour d'un récit de vie, relier les enfants à la trame de leur histoire dans le fil des générations, c'est un choix clinique et politique. Là où ces adolescents de la marge errent dans un désert de parole, de mémoire et de projet, le but est de les aider à « prendre pied », en les resituant dans l'espace et le temps. L'enjeu est vital pour tous ces enfants fragilisés qui continuent de grandir sans passé et sans projet, mais aussi pour ceux qu'on appelle « les revenants » des prisons de Syrie et d'ailleurs, ces figures fantômatiques qui errent sans issue et qui seront un jour de retour, pour ces enfants qui grandissent dans l'insalubrité et l'abandon des camps, pour ces enfants de migrants qui vivent la douleur de leurs parents. De notre place, nous pouvons contribuer à ce que la radicalité adolescente n'explose pas en intégrisme clivant. Il en va du choix de société dans laquelle nous voulons vivre. Éviter que leurs rancœurs et leur inespoir ne les jettent dans les griffes de ceux qui leur promettent la lune et le paradis, mafieux des addictions en tout genre ici-bas ou escrocs des paradis de l'Au-delà, relève d'un défi politique, social et psychique.

Si nombre de ces jeunes semblent bien loin de penser le futur et l'avenir de la planète, ils ne sont pour autant pas indemnes de cette atmosphère délétère qui imprègne peu à peu nos états d'âme. Notre devenir individuel et collectif est là en toile de fond qui affecte chacun d'entre nous sous des formes différentes, entre fuite en avant maniaque ou repli mélancolique.

En ce carrefour adolescent, où le dialogue, le compromis, tout ce qui permettait le « vivre ensemble » cède la place au rapport de force, il importe d'abord de créer les conditions d'une relation de confiance, de se faire cet autre qui accueille, qui tienne et les contienne, qui les prenne en « charge » en les déchargeant du poids de leur pulsions destructrices, d'accueillir leur mal-être pour les aider à sortir de cette détresse de ne rien devoir à personne et de se vivre en électron libre. Cela implique de prendre place en eux, là où ils

ne nous « calculent » pas, de nous engager dans une relation qui exclut de s'identifier à une fonction aseptisée et définie d'avance, une relation qui dépasse les procédures, les protocoles et autres guides de bonnes pratiques. C'est en s'appuyant sur la relation avec un adulte fiable qu'ils pourront s'inscrire dans le lien social et dans la Cité, et se projeter dans un futur qui donne envie de vivre.

### **Convertir leur « vitalité destructrice »**

Il nous faut entendre que la violence des jeunes est la partie émergée de leur inespoir, qu'elle relève d'une flambée de vie, d'une protestation vitale qui les sauve de l'inexistence. À nous d'accueillir leur « vitalité destructrice », selon la formulation de Winnicott, et de faire brèche dans leur ghetto psychique, pour leur donner la force de résister aux mirages de notre temps. Là où ils orient leur colère, nous avons à l'arrimer à un ancrage mobilisateur, pour que leur agir se transcrive en acte, en action socialement reconnue, pour qu'ils puissent eux-mêmes se reconnaître au travers du regard des autres.

Travailler avec leurs éclats de vie, aussi destructeurs soient-ils, c'est les convertir en potentiel de projet et de création. Là où nos jeunes n'ont que leur corps pour dire leur rage, nous pouvons les aider à puiser à la source de leur violence pour qu'ils la transcrivent, la déplacent, au lieu de se perdre et de chuter dans le chaos de leurs pulsions. Se représenter pour se présenter à l'autre, se mettre en scène pour que l'agir se transforme en actes créateurs – slam, rap, hip-hop, break dance, tags, graphes –, ce sont autant de façons d'exister dans un lien à l'autre, sur le chemin de la sublimation de leurs pulsions.

Là où ils sont enfermés dans leur ghetto psychique, nous tenterons de faire brèche en les aidant à s'ouvrir sur le monde qui nous entoure, à porter leur regard

ailleurs, plus loin, au-delà de leur cité, à se déporter du « chacun pour soi », du « tout, tout de suite » et du « sauve-qui-peut », et de leur « quant-à-soi », dans un engagement collectif qui dépasse leur personne propre.

S'ils se sentent en bout de chaîne, devenus électrons libres, désarrimés, ne devant rien à personne, nous sommes ces passeurs, là pour les resituer dans une chaîne dont ils sont le maillon, inscrits dans l'espace et le temps, au fil des générations et au sein de l'écosystème. Ils sont les produits d'une civilisation qui a perdu ses amarres, une société hyperconnectée, mais déconnectée avec l'écosystème dont ils sont issus, aussi échouent-ils à percevoir ce qui les lie au monde vivant. Les amener à se reconnecter à leur histoire, c'est les amener à prendre pied dans leur vie, mais aussi au sein de l'humanité et du cycle du vivant.

Là où la tentation est grande pour eux de s'engouffrer dans le cycle de la jouissance suicidaire du « *no limits, no future* », leur rage de vivre peut se faire le socle d'un combat qui aille dans le sens d'une raison d'espérer. Être là pour qu'ils résistent au désenchantement de ces temps contemporains, c'est leur donner les moyens d'élaborer leur radicalité adolescente, pour faire œuvre de leur désœuvrement. S'appuyer sur leur fureur de vivre, c'est faire de leur rage un socle sur lequel rebondir pour que leur combat aille dans le sens d'une raison d'espérer. C'est un enjeu politique, social, clinique et citoyen pour que ces jeunes qui continuent à grandir dans l'inespoir ne deviennent pas les enrégés de demain, dans un monde devenu lui-même sans foi ni loi.

# Bibliographie

- Adorno T. W., *Moralia Minima* - Réflexions sur la vie mutilée, éditions Petite Bibliothèque Payot.
- Agamben G., *Homo sacer*, éditions du Seuil.
- Agamben G., *Qu'est-ce que le contemporain ?* éditions Rivages poche, 2008.
- Arendt H., *Les origines du totalitarisme*, éditions Points Essais.
- Benslama F., *Un furieux désir de sacrifice*, éditions du Seuil.
- Bourdieu P., *La misère du monde*, éditions Poche.
- Braconnier, A., Golse, B., *Winnicott et la création humaine*, coll. Le Carnet psy, éditions Érès, 2012.
- Dardot P., Laval C., *La nouvelle raison du monde*, éditions La découverte, 2009.
- Descola P., *Par-delà nature et culture*, éditions essais folio.
- Dufour D.-R., *Du déclin au réveil de l'intérêt général*, Collection Temps d'Arrêt, éditions Yapaka, 2018.
- Dumont R., *Un monde intolérable, le néo-libéralisme en question*, éditions du Seuil.
- Epstein D., *Dérives adolescentes, de la délinquance au djihadisme*, éditions Érès.
- Epstein D., *Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire*, Collection Temps d'Arrêt, éditions Yapaka, 2007.
- Epstein D., *Les enfants naufragés du néolibéralisme*, éditions Érès (à paraître Mars 2021).
- Ferenczi S., *Le traumatisme*, éditions Petite Bibliothèque Payot.
- Freud S., *Malaise dans la civilisation*, éditions Points, essais.
- Freud S., *L'avenir d'une illusion*, éditions Points, essais.
- Freud S., *Pulsions et destin des pulsions*, éditions Petite bibliothèque Payot.
- Glucksman R., *Les enfants du vide*, éditions Allary.
- Gori R., *La fabrique des imposteurs*, éditions Babel, essais.
- Gori R., *Un monde sans esprit*, éditions Les Liens qui libèrent.
- Gori R., *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu*, éditions Les Liens qui libèrent.
- Gorz A., *Métamorphoses du travail, critique de la raison économique*, éditions Folio.
- Gorz A., *Ecologica*, éditions Galilée.
- Gorz A., *Leur écologie et la nôtre : Anthologie d'écologie politique*, éditions du Seuil.
- Klein N., *Tout peut changer, capitalisme et changement climatique*, éditions Actes Sud.
- Klein N., *La stratégie du choc*, éditions Actes Sud.

- Klemperer V., *LTI, la langue du 3eme Reich*, éditions Pocket.
- Lacan J., *Lacan en Italie*, éditions La Salamandra.
- Lyotard J.-F., *La condition post-moderne*, éditions de Minuit.
- Maris B., *L'avenir du capitalisme*, éditions Les Liens qui libèrent.
- Melman C., *L'homme sans gravité*, éditions Denoel.
- Melman.C., *La nouvelle économie psychique*, éditions Érès.
- Morizot B., *Raviver les braises du vivant*, éditions Actes Sud.
- Morizot B., *Manières d'être vivant*, éditions Actes Sud.
- Orwell G., *1984*, éditions Gallimard.
- Zaltzman N., *La guérison psychanalytique*, éditions Puf.

## Pour approfondir le sujet



-  En quoi le contexte contemporain fragilise l'adolescence ?, avec Danièle Epstein
  - Quand l'adolescent passe à l'acte pour transcender son sentiment d'impuissance ?, avec Danièle Epstein
  - Quand un ado dit « j'ai la rage », qu'est-ce que cela signifie ?, avec Danièle Epstein
  - Adolescence : rencontrer la consistance de l'adulte, avec Philippe Gutton
  - Le professionnel face à l'adolescent qui provoque, avec Jean-Marie Forget
  - Faut-il prendre l'adolescent « au mot » ?, avec Philippe Lacadée
  - La traversée adolescente mise en souffrance par le contexte du Covid-19, avec Antoine Masson
- ...
-  Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations, de Aurore Mairy
  - Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel, de Jean-Marie Forget
  - Du déclin au réveil de l'intérêt général, de Dany-Robert Dufour
  - Jeunes et radicalisations, de David Le Breton
- ...
-  Adolescence en temps de COVID-19, entre crises-passions et crispation, avec Aurore Mairy - webinaire du 12 juin 2020
  - L'adolescence en temps de crise et de confinement, avec Antoine Masson - webinaire du 17 avril 2020
- ...

sur [yapaka.be](https://yapaka.be)

# Temps d'Arrêt / Lectures

## Dernier parus

### 59. Protection de l'enfance et paniques morales.

Christine Machiels  
et David Niget

### 60. Jouer pour grandir.

Sophie Marinopoulos

### 61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

### 62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck,  
Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun,  
Vincent Magos, Jean-Paul Matot,  
Jérôme Petit, Laurence Watillon\*

### 63. La victime dans tous ses états. Anne-Françoise Dahin\*

### 64. Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

### 65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

### 66. La paternité et ses troubles.

Martine Lamour

### 67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

### 68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

### 69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

### 70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

### 71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

### 72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

### 73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

### 74. L'enfant difficile.

Pierre Delion

### 75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros  
Couloubaritsis

### 76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

### 77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

### 78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borght\*

### 79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro\*

### 80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

### 81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

### 82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar\*

### 83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans

Marie-Paule Durieux

### 84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferrazza

### 85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

### 86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

### 87. Corps et adolescence.

David Le Breton

### 88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

### 89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique Le Goaziou

### 90. L'évolution des savoirs sur la parentalité. Gérard Neyrand

### 91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

### 92. La vitalité relationnelle du bébé. Graciela C. Crespin

### 93. Prendre soin du bébé placé.

Geneviève Bruwier\*

### 94. Les trésors de l'ennui.

Sophie Marinopoulos

### 95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

### 96. Coopérer autour des écrans.

Pascal Minotte

### 97. Les jeunes, la sexualité et la violence. Véronique Le Goaziou

### 98. Evolution du traitement des ruptures familiales.

Benoit Bastard

### 99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric  
Atger et Claire Lamas

### 100. Prévenir la maltraitance.

Vincent Magos

### 101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.

Dany-Robert Dufour

### 102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.

Gérard Neyrand

### 103. L'attention à l'autre.

Denis Mellier\*

### 104. Jeunes et radicalisations.

David Le Breton

### 105. Le harcèlement virtuel.

Angélique Gozlan

### 106. Le deuil prénatal.

Marie-José Soubieux, Jessica Schulz

### 107. Prévenir la négligence. Claire Meersseman

### 108. A l'adolescence, s'engager pour exister. Marie Rose Moro

### 109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute. Claire Meersseman, André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau

### 110. La portée du langage.

Véronique Rey, Christina Romain,  
Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze

### 111. Etre porté pour grandir. Pierre Delion

### 112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».

David Puaud

### 113. Quand la violence se joue au féminin. Véronique Le Goaziou

### 114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies. Vincent Magos

### 115. Mères et bébés en errance migratoire. Christine Davoudian

### 116. Faire famille au temps du confinement et en sortir...

Daniel Coum

### 117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux. Marion Haza, Thomas Rohmer

### 118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé. Ayala Borghini

### 119. Rire... et grandir. David Le Breton

### 120. Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations. Aurore Mairy

\* Ouvrage épuisé.

*Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur [yapaka.be](http://yapaka.be) pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...*

# CONTEXTE COVID-19

## Ressources pour les professionnels

### VIDÉOS EN LIGNE



[Développement de l'enfant] Patricia Baguet

[Société] Dominique Ottavi

[Développement de l'enfant] Marie-Paule Durieux

[L'accueil des maternelles] Marie Masson

[L'accueil de la petite enfance] Anne Dethier

[Le société] Dany-Robert Dufour

[Le langage] Véronique Rey

[Co-éducation] Gérard Neyrand

[Naissance] Pascale Gustin

[Phases de la crise] Delphine Pennewaert

[Maltraitance] Virginie Plennevaux

[Maltraitance] Claire Meersseman

[Adolescence] Antoine Masson

dont

- La traversée adolescente mise en souffrance par le contexte du Covid-19
- Contexte de confinement : un vécu d'intrusion pour l'adolescent à accompagner
- ...

[Adolescence] Aurore Mairy

[Développement de l'enfant] Christine Desmarez

[Adolescence] David Puaud

[La co-éducation] Daniel Coum

[L'enseignement] Françoise Guillaume

[Le lien social] Véronique Le Goaziou

[L'écoute] Pascal Kayaert

[Le rire] David Le Breton

[Le développement de l'enfant] Pierre Delion

...

### PODCASTS DES CONFÉRENCES EN LIGNE

- *Rire en temps de crise*, avec David Le Breton - webinaire du 4 décembre 2020
- *Six moments fondateurs pour s'émerveiller autour du bébé*, avec Ayala Borghini – webinaire du 30 octobre 2020
- *Adolescence en temps de COVID-19, entre crises-passions et crispation*, avec Aurore Mairy - webinaire du 12 juin 2020
- *Faire famille au temps du confinement et en sortir : comment renouer autour de l'enfant l'alliance éducative entre adultes ?*, avec Daniel Coum - webinaire du 15 mai 2020
- *Covid-19 : du confinement au tracing*, avec Vincent Magos - webinaire du 8 mai 2020
- *Accompagner en pensant la crise Covid-19 en phases*, avec Delphine Pennewaert - webinaire du 29 avril 2020
- *Comment accompagner les devenant parents et leurs tout-petits en temps de crise ?*, avec Pascale Gustin - webinaire du 24 avril 2020
- *L'adolescence en temps de crise et de confinement*, avec Antoine Masson - webinaire du 17 avril 2020
- ...

**Durant le contexte Covid-19, retrouvez de nouvelles vidéos en ligne réalisées à partir de vos questions.**

Faites-nous part de vos questions relatives à vos pratiques professionnelles ajustées dans ce contexte particulier. Nous nous en ferons le relais via le site

sur yapaka.be

En Belgique uniquement  
**Les livres de yapaka**  
disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou [infos@ctfwb.be](mailto:infos@ctfwb.be)



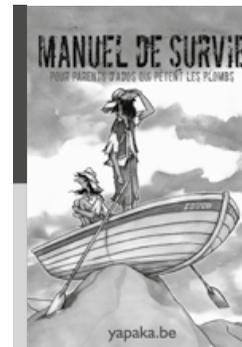
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS

